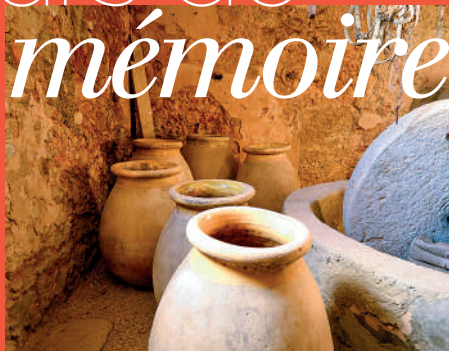


# passeurs de *mémoire*



Patrimoine des Alpes-Maritimes :  
coteaux provençaux du Var



DÉPARTEMENT  
DES ALPES-MARITIMES





Des gravures rupestres de la préhistoire à l'architecture contemporaine, le département des Alpes-Maritimes possède un exceptionnel héritage culturel qui plonge ses racines à l'aube de l'humanité. Source d'une légitime fierté, il constitue un socle de mémoire et de vie pour bâtir le futur et il nous appartient de le restaurer, de le protéger et de le valoriser.

C'est le respect pour les hommes qui ont édifié ce patrimoine et nous l'ont légué qui inspire la forte politique d'aide à la restauration du patrimoine du Département.

C'est le souhait de faire connaître des trésors, parfois peu connus, souvent nichés au cœur de ces vallées qui ont développé, au fil des siècles, une forte identité, une économie de labeur, une culture raffinée, qui a conduit le Département à créer la série **« Passeurs de mémoire »**.

C'est la volonté de transmettre aux jeunes générations leurs racines et de dévoiler à nos visiteurs et à tous les Azuréens la richesse de notre histoire locale qui a présidé à la rédaction de ces brochures.

Elles permettront de remonter le temps et de découvrir des monuments remarquables, qu'ils relèvent du patrimoine religieux, urbain, technique ou rural.

Celle présentant le patrimoine des coteaux provençaux du Var en est une illustration.

Témoignages de la foi chrétienne qui animait nos anciens, empreintes d'une économie rurale séculaire, symboles de la vie communale, autant de *passeurs de mémoire* que vous découvrirez avec étonnement, émotion et plaisir au cours de vos promenades.

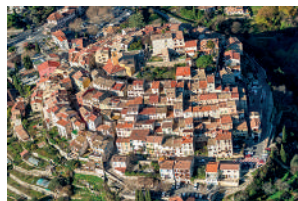




**La Gaude** • p. 5



**Saint-Jeannet** • p. 33



**Gattières** • p. 69



**Carros** • p. 91



**Le Broc** • p. 119



La Gaude

## LA GAUDE

Le territoire communal, d'une superficie de 1 310 ha, est formé de collines boisées dont l'altitude ne dépasse pas 349 m. Il est bordé par la Cagne, à l'ouest, et le Var, à l'est. Une occupation romaine est attestée par la mise à jour d'une chaussée antique orientée est-ouest qui reliait le quartier des Terres Blanches à la cité de Vence, et par la présence au quartier des Bastides de cuves sépulcrales, datées du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle, et de tombes sous *tegulae*. L'origine du nom de la commune vient peut-être du germanique *walda* (forêt) ou du latin *gabata* (auge, bassin, creux de terrain). Dans la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle, un lieu habité nommé *Alagauda* apparaît dans les archives. Le site de ce premier village devait être localisé autour du château de La Gaude, aujourd'hui situé sur le territoire de la commune de Saint-Jeannet. Au pied du château, la première église paroissiale de La Gaude, dédiée à saint Pierre, est également mentionnée vers 1075.

À la fin du Moyen Âge, le village puis le château furent abandonnés. Vers le XVI<sup>e</sup> siècle, un nouvel édifice connu sous le nom de Grande Bastide, jouant à la fois le rôle de château et de centre d'exploitation agricole, fut construit à 300 m à l'ouest de l'ancien château, à ses pieds. Parallèlement, quartier de Trigans, un village se reconstitua progressivement au début de l'époque moderne. En 1617, il était assez développé pour qu'une nouvelle église paroissiale y soit édifiée, également dédiée à saint Pierre. En 1599, La Gaude fut détachée de Saint-Jeannet et devint une communauté d'habitants indépendante. Les Gaudois tiraient leurs ressources de l'agriculture, et notamment de la vigne, dont ils faisaient un vin réputé, et de la fleur d'oranger, dont la production connut son apogée entre 1920 et 1929. Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, c'est l'implantation (1960) du centre de recherches d'IBM qui est à l'origine du fort développement démographique de la commune.



Église paroissiale Sainte-Victoire



## Église paroissiale Sainte-Victoire, 1629-1887

À la suite de sa séparation avec la communauté de Saint-Jeannet, La Gaude éprouva le besoin de créer un lieu de culte desservant le nouveau village. Dès 1616, le seigneur de La Gaude, Scipion de Villeneuve, en concédait l'emplacement et les travaux pouvaient commencer. Le 6 janvier 1629, l'église était bénite. D'abord consacrée à saint Pierre, elle l'est ensuite à sainte Victoire en 1646. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, l'église se révéla trop exiguë et un agrandissement fut réalisé par l'ajout d'une chapelle au sud. Le clocher, rapidement écroulé, fut reconstruit en 1684 et pourvu de deux cloches. Ces dernières seront volées par l'armée sarde en 1707, remplacées dès 1709 puis refondues en 1727. Dans leur état actuel, sous les vocables de saint Pierre et de sainte Marie, les deux cloches de La Gaude datent de 1820. Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'église de La Gaude fut transformée pour prendre son visage actuel. Dès 1831, l'édifice était reconnu comme étant en mauvais état. En 1876, on dut y interrompre la célébration du culte. Des travaux de restauration et d'agrandissement commencèrent en 1886 mais ils ne furent achevés qu'en 1887. Un chœur était créé en empiétant sur la place des Victoires. Le clocher, exhaussé à 19,50 m, était reconstruit à l'ouest, du côté de la place de l'Église.



L'intérieur de l'église Sainte-Victoire

## L'intérieur de l'église Sainte-Victoire

Une nef principale de trois travées, couverte de voûtes en arêtes, est prolongée d'un chœur en cul-de-four. La chapelle sud est placée au droit de la travée centrale. Des travaux réalisés dans les années 1960 ont contribué à faire disparaître la plupart des éléments anciens : autel, vitraux, porte de la sacristie...

Sur le mur latéral gauche figure la toile la plus ancienne de l'église, une *Sainte Victoire entre sainte Agathe et sainte Pétronille*, qui avait été vue en 1695 par l'évêque de Vence « pas encore bény », et que l'on destinait à orner le maître-autel.

D'autres tableaux sont plus récents. La *Pietà*, dans la chapelle de droite, est d'Albert Brabo (1894-1964), peintre aux multiples talents ayant vécu à La Gaude au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Il s'agit d'une copie d'un tableau attribué

à Enguerrand Quarton, *La Pietà de Villeneuve-lès-Avignon*, vers 1456. Dans la nef principale, deux grandes toiles représentant la Crucifixion du Christ, peintes par Liliane Rees, ont été mises en place en 1982. Enfin, de beaux vitraux réalisés en 1977 par le maître-verrier gaudois Alain Peinado illuminent le sol du chœur de leurs couleurs vives.



L'intérieur de la chapelle



Vitrail d'Alain Peinado

## Chapelle Saint-Ange, dite des Pénitents blancs (1875) et fresques d'Alexis Obolensky (2003)

Le projet de construction de cet édifice date de 1839, lorsque le conseil de fabrique de La Gaude décida d'édifier une chapelle à l'usage des Pénitents blancs sur un terrain donné par Marie-Élizabeth Bérenger. Elle ne fut achevée qu'en 1875 et servit d'église de secours entre 1876 et 1890. Passée dans le patrimoine communal en 1911, elle tombait en ruine et la mairie chercha à la vendre, sans succès. Par la suite, elle servit de salle municipale, accueillant notamment le cinéma itinérant.

Il fallut attendre la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour qu'elle soit magnifiée par les œuvres de deux artistes azuréens. C'est en effet entre 1996 et 2003 que la chapelle fut restaurée et embellie par les fresques en relief d'Alexis Obolensky, peintre-sculpteur niçois.

L'ensemble des murs sont recouverts de céramiques murales inspirées des scènes de l'Évangile. Les visages des personnages frappent par la douceur de leur regard et par la poésie qu'ils expriment. Alexis Obolensky a réalisé plusieurs décors d'édifices religieux dans le département. Les vitraux d'Alain Peinado sont remarquables par la pureté de leur dessin et la sobriété de leurs coloris. Le pélican représenté sur le vitrail de la lucarne, en façade, est le symbole des Pénitents blancs.



Vue aérienne

## La haute-Gaude, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles

Le village de La Gaude présente la particularité d'être divisé en deux parties. En 1788, l'encyclopédiste Achard indique même trois hameaux lorsqu'il décrit les villages de Provence. À cette époque, c'est La Gaude le plus important, à 500 pas se trouve le hameau de Trigans, à une demi-lieue celui de La Maure. Il y ajoute un fief inhabité, Le Puget de la Baronne. La haute-Gaude réserve de belles surprises au promeneur. Les maisons y ont été soigneusement entretenues et leur caractère authentique préservé. On découvrira ainsi de belles façades de maisons anciennes, dans la montée de la Chapelle ou rue du Trigan. Cinq places, ou plutôt placettes, viennent aérer le village. On trouve ainsi les places de la Pierre, de la Fontaine, de l'Église, Neuve et des Victoires. Sur cette dernière se voient l'ancienne mairie et une belle fontaine en pierre de taille, datée 1902 mais mise en service en 1906. Il fallut attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le captage de la source Meinier pour que l'eau arrive dans l'agglomération. Auparavant, les habitants se servaient de puits et surtout de citernes dont l'eau devenait imbuvable en été. La place des Victoires, à l'entrée de l'agglomération, était la plus fréquentée par les marchands forains, mais aussi par les troupes en manœuvre.

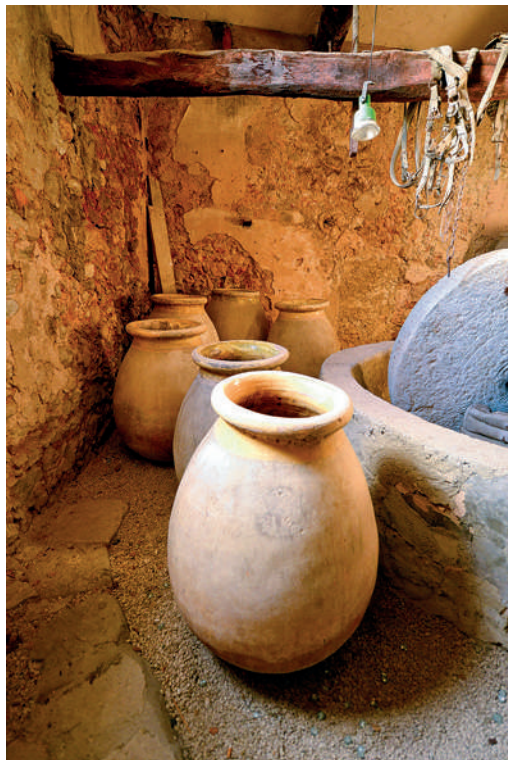


Rue de la Pierre





Fontaine de la place des Victoires



Moulin Minetti-Malamaire

## Moulin Minetti-Malamaire, XVIII<sup>e</sup> siècle

À proximité de l'église, ce moulin, privé, a été utilisé par les Gaudois jusqu'au début des années 1920. C'est un moulin à sang, c'est-à-dire actionné par un âne ou un mulet.

Les installations ont été remarquablement préservées : la piste avec sa meule, deux presses, un chaudron et plusieurs jarres, imposantes, qui servaient à recueillir l'huile. Le voisinage du moulin avec les habitations et l'église n'était pas sans poser problème, comme l'indiquait le curé Bernard dans une plainte, en 1828 : « La fumée entre dans le presbytère, l'odeur puante l'incommode ainsi que la place et l'église paroissiale ».

L'huile d'olive était l'une des principales ressources du pays à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le terroir de La Gaude était d'une grande richesse, dépassant en valeur celui de Vence. La production vinicole était particulièrement renommée. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Claude-François Achard mentionne que le vin de La Gaude est « le meilleur des vins de la Provence ». Il s'agissait de vins blanc et rouge, ce dernier bénéficiant d'un excellent cépage, aujourd'hui disparu, la Panéa. Après sa quasi-destruction par le phylloxéra, le vignoble gaudois fut reconstitué. En 1910, les vignes couvraient les deux tiers des terres cultivées sur tous les coteaux ensoleillés de La Baronne, de la Condamine, des Vacquières, du Peymont...



La Coupole

## La Coupole, 1987

Au milieu des années 1980, dans un contexte de fort accroissement démographique, la municipalité de La Gaude souhaite créer un foyer de rencontres, d'animation et de spectacles, baptisé « Maison des loisirs ». Sa réalisation fut confiée à l'architecte gadois Dominique Pétry-Amiel, spécialisé dans l'architecture bio-climatique et les matériaux sains, et dont la renommée avait largement dépassé les frontières de l'hexagone. S'inspirant du château de La Gaude, il conçut un bâtiment exceptionnel, de forme octogonale, fait d'une seule pièce comme enroulée autour d'une spirale. Le programme inclut dès l'origine une serre et un jardin abritant en leur sein l'Écomusée vivant de Provence-Ib Schmedes. Ce projet doit en effet le jour à ce Danois, entomologiste autodidacte envoûté par la nature provençale. Aidé et soutenu par la municipalité de La Gaude, il créa en 1988 un espace d'échanges, de rencontres et de connaissance. L'écomusée présente dans leur milieu naturel reconstitué (vivariums) des insectes, des amphibiens, des reptiles principalement originaires du sud de la France. À l'extérieur, on peut découvrir un jardin sauvage constitué d'arbres et d'arbustes typiques de notre région. La Coupole est aujourd'hui un centre culturel actif avec un cinéma, des activités théâtrales et des expositions d'art.



Croix de Sainte-Apollonie

## Croix de Sainte-Apollonie, 1895

À proximité immédiate de la Coupole se trouve une croix édifée sur l'emplacement de l'ancienne chapelle de Sainte-Apollonie. Cette chapelle de quartier, implantée sur le chemin reliant la haute et la basse Gaude, est citée en 1605 dans une visite pastorale mais pourrait être plus ancienne. Elle se trouvait en mauvais état dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est alors « un lieu de refuge pour les maraudeurs » et « ses murs sont couverts d'inscriptions et d'images immorales », ce qui motiva sa démolition par la municipalité en 1895. Seule sa partie inférieure fut conservée et on y aménagea une terrasse sur laquelle sera élevée le 30 juin 1895 une croix jusque-là placée en face de la chapelle. Sainte-Apollonie, vierge d'Alexandrie, a été martyrisée en 249 parce qu'elle refusait d'adorer les idoles. Elle est la patronne de ceux qui souffrent des dents et de ceux qui les soignent, en l'occurrence les dentistes. Les Gaudois continuent de fêter la sainte, chaque année le 9 février. La procession débute sur la *via Aurelia*, devant la croix, et rejoint l'église où une messe est célébrée.



Sarcophage romain de la *via Aurelia*



## Sarcophage romain de la *via Aurelia*, seconde moitié II<sup>e</sup> siècle ou première moitié III<sup>e</sup> siècle

Dans le quartier des Bastides, trois cuves sépulcrales datées du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle ont été découvertes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'une d'elles est présentée dans une niche murale, le long de la *via Aurelia*. C'est une cuve à double compartiment, élevée par une mère à l'intention de deux de ses enfants et de son mari. L'inscription est gravée dans deux cartouches séparés par une bande centrale verticale, décorée d'un relief comportant des motifs végétaux ressemblant à des losanges surmontés de volutes. On peut ainsi lire à gauche « À Cremonius Aulinus, fils d'Albucius, que la mort a prématurément surpris, qui a vécu 12 ans et à Vinicius Aulinus, fils d'Ingenuus, surpris dans son premier âge, qui a vécu (...) ans. Vibia Materna a élevé (le monument) à ses fils très pieux et très chéris. » et à droite « À Cremonius Albucius, décurion des *Vintienses*, parvenu au duumvirat, à la prêtrise et à tous les honneurs, Vibia Materna à son mari incomparable, a élevé (le monument) ».



Vue aérienne du quartier

## La basse-Gaude, quartier de Trigan (fin XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles), le jeu de *mourre* et le four à pain (1891)

La place est le cœur de ce quartier à l'authenticité préservée. On y trouve un exceptionnel témoin de la sociabilité provençale sous la forme d'un banc de pierre destiné au jeu de *mourre*, jeu dans lequel deux joueurs se montrent simultanément un certain nombre de doigts, tout en annonçant chacun la somme présumée des doigts dressés par les deux joueurs. Le gagnant est celui qui devine cette somme. Non loin de là se trouve le four à pain communal. Chaque hameau disposait en effet d'un four que les habitants pouvaient utiliser moyennant une redevance annuelle. Ces équipements nécessitaient d'incessantes réparations que les archives communales mentionnent depuis 1624. En 1890, la commune décida de reconstruire complètement celui de la basse-Gaude, en le déplaçant car il empiétait sur la place et rendait la circulation dangereuse. Ce four est rallumé chaque année à la fin de l'été, donnant l'occasion aux Gaudois de déguster des spécialités du terroir.



Jeu de mourre



Four à pain du hameau



Le bâtiment et ses pilotis

## Centre d'études et de recherches IBM, 1960-1962

En 1955, IBM choisit la France comme centre de développement. L'extension de son centre de recherches parisien étant impossible, IBM se tourna vers la Côte d'Azur et le site de La Gaude, en raison de leur forte attractivité : conditions de vie agréables (soleil, nature et mer) pour ses ingénieurs, bonne desserte aérienne, haut niveau d'éducation...

C'est l'architecte américain Marcel Breuer qui conçut cet étonnant bâtiment, à la fois fonctionnel et d'une grande qualité architecturale, devenu rapidement une référence mondiale dans ce domaine. Il lui donna la forme d'un double y ce qui permit de développer les façades, d'éviter le vis-à-vis et de rapprocher les occupants de la nature. Construit sur deux niveaux, le bâtiment est surélevé sur des pilotis en forme de trident.

Les façades sont composées d'éléments préfabriqués en béton. Elles constituent à la fois le mur, la structure, la fenêtre, le pare-soleil et les espaces pour les installations mécaniques. Escaliers et ascenseurs sont placés aux intersections.

L'espace intérieur est complètement modulable grâce à des cloisons amovibles en bois. Le centre d'études et de recherches IBM a été labellisé Patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle par le ministère de la Culture en novembre 2000.



Aire de méditation du cimetière



## Cimetière du mont Gros, 1983

Au début des années 1970, la municipalité gaudoise lança le projet d'un nouveau cimetière afin de faire face à l'augmentation des demandes de sépultures. L'architecte Dominique Pétry-Amiel, retenu pour ce projet, fut à l'origine de ce qui deviendra une véritable œuvre d'art. Un terrain de 4 ha donnant sur le chemin du mont Gros fut choisi puis aménagé en respectant soigneusement la végétation existante. L'originalité du lieu est de posséder une aire de méditation réalisée par quatre artistes : les sculpteurs Bernard Dejonghe et Dominique Decamps, le maître-verrier Dominique Fleury et le graveur Claudie Cuvillier. Cet espace reprend les fondations d'une ancienne habitation. Non couvert mais surmonté d'une solide charpente nue et figée, il n'a d'autre fonction que d'offrir aux passants un instant de paix et de recueillement, suspendu entre l'espace des vivants et des morts. Chaque détail a un sens : la sobriété des œuvres artistiques et les inscriptions philosophiques gravées dans les murs renforcent le caractère sacré du lieu. Ce sont des vers du poète libanais Khalil Gibran, extrait du recueil de poèmes *Le Prophète* (1923). Un ruisseau d'eau courante, actionné par des piles solaires, coule du haut de sept stèles bleues (couleur de la vie éternelle) et anime l'aire de méditation.



Saint-Jeannet

## SAINT-JEANNET

Entre le Var et la Cagne, le territoire de Saint-Jeannet se développe sur 1 458 ha, en grande partie constitué par les Préalpes de Grasse et sa ligne des baous, formations dénudées et karstiques, dont celui de Saint-Jeannet (807 m) est le plus spectaculaire et le plus prisé des amateurs d'escalade. La partie agricole utile de Saint-Jeannet est formée de collines s'étendant à l'est du village. De très nombreux sites protohistoriques et gallo-romains ont été identifiés sur la commune, notamment des enceintes de pierres sèches sur les baous de La Gaude et de Saint-Jeannet.

En 1235, un habitat fortifié dénommé « La Grotte de Saint-Jeannet » est mentionné dans les archives. Peut-être s'agissait-il du château dont on trouve la trace au centre de l'agglomération actuelle. Celle-ci s'est développée à la fin du Moyen Âge, à l'intérieur d'une enceinte fortifiée, puis à l'époque moderne. Les territoires de La Gaude et de Saint-Jeannet appartenaient à l'origine à une seule famille, héritière de Romée de Villeneuve, ce qui explique que ces deux communautés ont eu une histoire commune jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, date de leur séparation. Cependant, il fallut attendre 1845 pour que le quartier des Gaudes, sur lequel se trouvent le château de La Gaude et l'ancienne église Saint-Pierre, soit rendu à Saint-Jeannet. La campagne saint-jeannoise était réputée pour la richesse de son agriculture. L'oléiculture, la viticulture (qui fournissait un raisin de table et un vin de grande qualité), la fleur d'oranger puis la culture de la violette et des fleurs coupées firent la richesse des agriculteurs jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.



L'église Saint-Jean-Baptiste et la chapelle Saint-Bernardin

## Église paroissiale Saint-Jean-Baptiste, 1666

La première église paroissiale, édifiée à l'emplacement du cimetière actuel en 1465, se révéla au début du XVII<sup>e</sup> siècle trop exigüe et excentrée pour la population, ce qui motiva, en 1661, un projet de reconstruction sur un emplacement occupé par des masures, légué par un notable du village. Les travaux étant réceptionnés en 1666, le monument fut reconnu apte à la célébration du service divin. Un an plus tard on lança la construction du clocher. L'église est orientée, ce qui signifie que son chevet est tourné vers le Levant et elle est dédiée à saint Jean-Baptiste, sous le vocable de la Décollation. Le monument paroissial aux morts de la Grande Guerre, à l'allure patriotique, montre une Jeanne d'Arc guerrière. Haut de 20 m, le clocher comporte quatre cloches, dont deux grosses acquises en 1852 et 1867. Sa base sert de sacristie. L'ancienne paroissiale, abandonnée, finit par s'écrouler dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses vestiges furent définitivement arasés en 1871.



L'intérieur de l'église Saint-Jean-Baptiste

## L'intérieur de l'église Saint-Jean-Baptiste

L'aspect actuel de l'église résulte de transformations réalisées dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle qui se sont traduites par la suppression du mobilier baroque d'origine. On découvre en pénétrant dans l'édifice une nef unique de 25 m de long, voûtée en plein cintre, avec pénétrations, qui s'achève sur un chevet plat. Le décor en stuc du chœur a été conservé : six grandes colonnes sont couronnées de chapiteaux ; quatorze anges forment une escorte au Père éternel qui émerge à mi-corps d'une nuée, tenant dans la main gauche un globe terrestre et de l'autre montrant le ciel. Des niches renferment deux statues en plâtre, grandeur nature, de saint Jean-Baptiste et de saint Pierre. Au centre, une toile signée du peintre vençois Jacques Viany, actif vers 1630-1640, présente l'Assomption de la Vierge avec saint Jean-Baptiste et saint Jean évangéliste. Le maître-autel primitif a été remplacé en 1873 par un autel en marbre blanc et rouge orné d'un bas-relief représentant saint Jean baptisant le Christ. Dans la nef, les deux autels en marbre ont été édifiés grâce aux dons de particuliers : à gauche l'autel de la Vierge, à droite celui des Âmes du Purgatoire. On retiendra encore les lustres dont le plus grand, celui du centre, n'était allumé qu'exceptionnellement.



Toile du chœur



## Chapelle Saint-Bernardin, dite des Pénitents blancs

Abandonnant un local trop exigü situé rue Saint-Claude, la confrérie des Pénitents blancs s'installa dans cette ancienne bergerie en 1645. Celle-ci constituait un élément du rempart du Saint-Jeannet médiéval puisqu'on y distingue plusieurs meurtrières aménagées dans le mur extérieur. La chapelle est accolée à l'église et partage un même toit ; on y entre par deux portails datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle mais une porte percée au XX<sup>e</sup> siècle permet la communication. C'est un édifice modeste, de forme rectangulaire, voûté en plein cintre.

Le clocher date de 1816. L'église est placée sous le patronage de saint Bernardin de Siéne. Chaque 20 mai, jour de la fête de ce saint, les Pénitents blancs ou Flagellants y élisient leurs officiers. Elle servait également pour célébrer toutes les solennités qui jalonnaient l'année. Même si l'ornementation intérieure de la chapelle est modeste, le mobilier qui y est conservé est digne d'intérêt. La grande toile du chœur, peinte en 1651, représente les *Quinze Mystères encadrant Notre-Dame du Rosaire, saint Dominique et saint Bernardin* (celle-ci fut réalisée à l'initiative d'une autre confrérie, celle du Saint-Rosaire). Les stalles en noyer, fabriquées par le frère Remusaty, datent de 1667. Les deux niches du chœur accueillent les bustes reliquaires de saint Clément (1729) et de saint Bernardin (1752). On continue à y célébrer la messe.



Porte de la Ferrage

## Le village

Saint-Jeannet présente la particularité d'être en cul-de-sac. Il faut découvrir le village à pied, un village resté authentique et plein de charme, qui comprend deux parties. La ville basse, ou quartier de Queirard, est située en dessous des murs d'enceinte. C'est le quartier le plus ancien avec ses calades, typiques des villages provençaux, ses maisons serrées les unes contre les autres, et ses ruelles obscurcies de voûtes et d'arcades. La ville haute, autrefois ceinte d'un rempart, monte de l'église vers le rocher. Ses rues plus larges et régulières permettent, à peine, la circulation des automobiles. À la fin du Moyen Âge, quatre portes sont connues : celles de la Poudrière, de Sainte-Barbe, du Verger et de Contardy. La porte de la Ferrage ne fut ouverte qu'en 1758. La place sur le Four rappelle la présence d'un four à chaux construit à cet endroit au XVII<sup>e</sup> siècle. À quelques pas, un passage couvert, la ruelle sur le Four, offre le plus beau panorama du village, qui s'étend des hauteurs du col de Braus, vers l'Italie, jusqu'aux montagnes de l'Estérel et, par temps clair, jusqu'à la Corse. En haut du village, la place du Verger est le point convergent de plusieurs rues. À proximité, la tour de la rue Saint-Claude, sur le tracé de l'enceinte, est en fait un élégant colombier.



Passage couvert, ruelle sur le Four



Tour-pigeonnier de la rue Saint-Claude



Façade de la chapelle



Fresque de Saint-Jean-Baptiste

## Chapelle Saint-Jean-Baptiste, dite des Pénitents noirs, 1753

Aménagée en salle communale depuis 2012, cette chapelle fut construite pour les Pénitents noirs entre 1739 et 1753, sur un emplacement situé à l'extérieur du village fortifié. Ses dimensions sont importantes puisque la nef intérieure mesure près de 19 m de long, se développant sur deux travées voûtées en berceau plein cintre. Le chœur conserve une fresque représentant la décollation de saint Jean-Baptiste surmontée de la colombe du Saint-Esprit. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, un certain nombre de pénitents furent ensevelis dans la chapelle. Le petit clocher en briques rouges est un ajout tardif (1864).

À Saint-Jeannet, la confrérie des Pénitents noirs fut fondée en 1739, sous le vocable de Notre-Dame-de-Miséricorde et sous le titre de La Décollation de saint Jean-Baptiste. Composée surtout de membres appartenant à la classe bourgeoise, elle se donnait pour mission de secourir les pauvres et de rendre les derniers devoirs aux indigents défunts. Le parvis offre une superbe vue panoramique sur les environs. En poursuivant son chemin, on débouche sur le quartier de la Ferrage où se trouvaient les jardins les plus fertiles de Saint-Jeannet, abrités des vents froids. On y cultivait sur des échelas une savoureuse variété de raisin de table blanc, le Saint-Jeannet tardif.



Statue reliquaire de saint Jean-Baptiste



## Statue reliquaire de saint Jean-Baptiste, 1782

Avant son transfert dans la paroissiale, la chapelle des Pénitents noirs conservait la statue reliquaire de saint Jean-Baptiste, dans une niche percée dans l'un de ses murs, fermée en temps ordinaire par une porte en noyer massif, finement sculptée de bouquets de roses et de guirlandes, dans le style Louis XV. En 1782, les Pénitents commandèrent à un sculpteur génois, Antoine de Lorensy, une statue de saint Jean-Baptiste pour y placer une relique du saint reçue en don en 1739. La tradition rapporte que le statuaire aurait tenté de la racheter en 1790, en vain. Faite d'une seule pièce de bois, elle représente le saint debout sur un rocher, tenant de sa main droite une croix tandis que de l'autre il montre l'agneau à ses pieds. Quatre petits anges portaient autrefois les attributs du saint. La relique est placée sur le devant au milieu. C'est cette statue qui fait chaque année l'objet d'une procession le jour de la fête patronale. Cette dévotion remonte à l'épidémie de variole de 1880 à l'occasion de laquelle la population invoqua l'intervention du saint. Au bout de neuf jours, l'épidémie cessa. En souvenir de cet événement, on célébrait chaque année le 22 janvier une messe dite « de la variole ».



Chapelle Notre-Dame

## Chapelle Notre-Dame, dite des Baous ou du Peuple, antérieure à 1654

L'histoire de cette chapelle est liée à l'alpinisme et aux cultivateurs. L'historien Malaussène estime qu'elle a pu être construite à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. On la retrouve au fil des visites pastorales, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, sous divers noms : Notre-Dame-de-Miséricorde (1705), Notre-Dame-des-Baux ou Notre-Dame-de-Populo (1719). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle possédait « de petits retables dont l'un a une image de la Vierge et de l'Enfant ». En 1878, son porche fut englobé dans la nef, ce qui l'agrandit presque de moitié (officiellement pour empêcher les bugadières de s'y arrêter pour « cancaner »). Une cloche unique (installée en 1960) occupe le clocheton qui surmonte le pignon de façade de la chapelle. À l'intérieur, un autel en marbre a été aménagé. Le mobilier est modeste mais l'intérêt de la chapelle réside dans la présence de nombreux ex-voto, apposés par des alpinistes en témoignage de reconnaissance, ou de plaques commémoratives, en mémoire de sauveteurs décédés en service. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'usage demeurait de s'y transporter en procession les jours des fêtes de l'Assomption et des Rogations, cérémonies qui se déroulaient pendant les trois jours précédant l'Ascension et qui avaient pour but d'attirer les protections divines sur les récoltes et les travaux des champs.



Chapelle Sainte-Pétronille



Intérieur de la chapelle

## Chapelle Sainte-Pétronille, antérieure à 1603

Bâtie sur l'ancien chemin de Gattières, cette chapelle était primitivement dédiée à saint Antoine et elle possédait un tableau du saint au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Fermée en 1718 en raison de son mauvais état, elle fut ensuite rouverte après réparation. À partir de 1805, elle entra dans le patrimoine des Pénitents blancs qui décidèrent en 1821 de la dédier à sainte Pétronille et à saint Claude, et dans la foulée de l'agrandir. Cette transformation était motivée par l'impossibilité de se rendre en pèlerinage à la chapelle Sainte-Pétronille du Puget Treize-Dames en raison de l'hostilité des Laurentins, propriétaires du sanctuaire. La nouvelle chapelle fut bénie le 2 juin 1822 et fit l'objet, jusqu'en 1870, d'un pèlerinage au mois de mai, correspondant à la période de la récolte de la fleur d'oranger. Sa façade est ornée d'un oculus et d'un clocheton. L'intérieur était pauvre en mobilier mais on y voyait un retable représentant *Saint Antoine, saint Claude et sainte Pétronille* ainsi qu'une statue de saint Antoine en bois datant peut-être du XV<sup>e</sup> siècle. De ce mobilier, il ne reste plus aujourd'hui que de beaux meubles en chêne. En 1973, une nouvelle décoration fut confiée au peintre belge Charles Delporte. Celui-ci a représenté sur ses tableaux sainte Pétronille et la Vierge, ainsi que sainte Barbe, saint Claude et saint Antoine. Des vitraux contemporains de très belle facture leur sont associés.



Monument aux morts



Oratoire de Sainte-Barbe

## Monument aux morts, vers 1921

Le 25 février 1921, le conseil municipal décida d'implanter le monument aux morts communal place Sainte-Barbe, à l'entrée du village. L'architecte parisien Arthur Teisseire en dressa les plans et les tailleurs de pierre vençois Picco frères le réalisèrent en pierre du pays, dite « lassine ».

L'arrière du monument est fait d'un mur haut de 1,50 m délimitant un espace commémoratif fermé par des grilles sur la face avant.

Au centre, un obélisque reçoit une palme sculptée, en relief, ainsi qu'un ornement en bronze comportant une Croix de guerre.

Les noms des 59 morts de la commune sont gravés sur les ailes latérales ornées de couronnes civiques et de flambeaux.

Sur cette place créée en 1948 se trouvait la chapelle Sainte-Barbe.

De petite dimension (2 cannes sur 3 soit environ 4 m × 6 m), elle fut fondée par les habitants de Saint-Jeannet représentés par leurs syndics en 1506. Face au monument aux morts, une niche aménagée dans le mur accueille une statue de sainte Barbe, en marbre, qui rappelle au passant le souvenir de la chapelle disparue.



Lavoir de la rue Nationale



## Le lavoir de la rue Nationale et l'adduction d'eau, 1876

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Saint-Jeannet était complètement dépourvu d'eau potable. Puits et citernes étaient utilisés pour les usages domestiques. En 1870, la municipalité lança un projet pour alimenter le village en eau potable. Trois sources ou fontaines (Font-du-Bœuf, la Nouvelle et les Lavoirs) furent captées, réunies dans un canal couvert de 1 051 m de long et leur eau pompée jusqu'au village grâce à une machine élévatrice à turbine actionnée par une chute d'eau. Le 7 mai 1876, le lavoir public et cinq fontaines étaient officiellement mis en service, ce qui améliora considérablement la vie des habitants. Cependant, lorsque le débit de l'eau diminuait, la machine ne pouvait plus fonctionner. En 1932, un moteur diesel fut installé à la place de la machine d'origine, avec un débit de 14 m<sup>3</sup>/h. L'année suivante, l'eau parvenait à 12 bornes fontaines et à des bouches à incendie réparties dans le village. Saint-Jeannet possédait également une usine électrique réalisée en 1902 par transformation d'un martinet (moulin à fer) situé au quartier du pont de la Cagne, sur le territoire de la commune de Vence. Dès 1907, l'électricité était distribuée dans une centaine de maisons. D'abord privée, l'usine fut acquise par la commune vers 1922 puis vendue en 1927.



Viaduc de la Cagne

## Viaduc de la Cagne, 1892

Cet ouvrage d'art permettait à la ligne de chemin de fer Nice-Meyrargues de franchir la vallée de la Cagne. Les projets de construction de voie ferrée datent de 1860. Il s'agissait alors de relier Nice à Grenoble par deux itinéraires, le premier par les Alpes en passant par Digne, le second par la Durance en passant par Grasse, Draguignan et Meyrargues.

En 1885, l'État décida de construire ces lignes, à voie métrique, et en accorda la concession à la Compagnie des Chemins de fer du Sud de la France. Les premiers travaux débutèrent dans le département du Var, où la section de Draguignan à Meyrargues fut ouverte dès 1888-1889. À l'est de Draguignan, on prolongea la voie dans les Alpes-Maritimes jusqu'à Grasse en 1890 et Nice en 1892. Le franchissement du Var fut réalisé par la construction d'un pont rail-route à La Manda. La section de Colomars à Grasse, longue de 36 km, fut la plus difficile de l'ensemble de la ligne car établie dans un relief tourmenté au pied d'une série de plateaux calcaires coupés de profonds ravins perpendiculaires. De ce fait, la densité d'ouvrages d'art y était exceptionnelle. À Saint-Jeannet, la voie empruntait un tunnel de 860 m sous le col du Peyron puis franchissait la Cagne par un superbe viaduc en maçonnerie de 12 arches, d'une longueur totale de 192 m.



La chapelle San Peyre en 1996

## Chapelle San Peyre

En contrebas du petit sommet qui porte l'ancien château de La Gaude, l'ancienne église Saint-Pierre (aujourd'hui dénommée chapelle) est située à un peu moins de 2 km à l'est-sud-est de l'agglomération de Saint-Jeannet, mais n'a été rattachée à cette commune qu'en 1845 et dépendait auparavant de La Gaude. L'édifice, dont on ne voit plus aujourd'hui que des restes intégrés à des constructions plus récentes, est placé à la jonction de deux anciens chemins. Le bâtiment était composé d'une nef à vaisseau unique prolongée à l'est par une abside semi-circulaire, cette dernière restant bien conservée et parfaitement visible de l'extérieur. L'édifice, qui était complété par une annexe aujourd'hui disparue, a été réalisé en trois phases, depuis le début du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle. Les sources écrites indiquent que l'église Saint-Pierre était, au Moyen Âge, l'église paroissiale du *castrum* de La Gaude. En 1400, le *castrum* de La Gaude fut déclaré inhabité. L'église Saint-Pierre survécut à la désertion du lieu mais ne fut plus entretenue. Après la construction d'une nouvelle paroissiale au hameau de Trigans peu avant 1617, l'église Saint-Pierre fut abandonnée et est décriée comme ruinée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, une association locale, Les Amis de la chapelle San Peyre, œuvre pour achever la restauration de l'édifice.



Vignobles de la propriété Rasse

## Les vins des Baous

Les vins produits entre Cagnes, Saint-Paul et les Baous jouissaient au XIX<sup>e</sup> siècle d'une belle réputation, mais l'activité vinicole régressa en raison de la crise phylloxérique. L'arrondissement de Grasse, qui comptait 12 000 ha de vignes en 1868, n'en avait plus que 5 500 en 1929. Après 1950, la culture de la vigne s'est marginalisée, en dépit des efforts déployés par l'Association des vins des Baous et des collines. Pourtant, la vigne se plaisait sur ces coteaux étagés entre 40 et 400 m d'altitude et les cépages indigènes donnaient d'excellents vins. Pour les vins blancs, on utilisait le rolle, la clairette et l'ugni blanc. Pour les vins rouges, le choix était plus étendu : le brachet, la fuella, le mourvèdre, le cinsault ou salerne, le grassenc, le mourvaïson, le blanqueïron et la clairette blanche ou rose et le saint-paul ou clairette rouge. Aujourd'hui, la famille Rasse perpétue la tradition viticole des Baous. Elle exploite 4 ha au quartier des Sausses, avec au total 11 cépages différents permettant de produire, après assemblage, du blanc, du rosé et du rouge. L'une des particularités de l'exploitation est de faire séjourner les vins rouges et rosés de l'année dans des bonbonnes en verre placées à l'extérieur, ce qui leur confère un goût très fruité.



Borie



## Le plateau des Baous

Des circuits de randonnée très accessibles permettent d'y découvrir un patrimoine rural exceptionnel qui témoigne de la vocation agricole, pastorale et apicole de ce terroir. Partout la pierre sèche a été mise à contribution pour édifier un grand nombre de terrasses et de constructions : cabanes, *cargadous* servant au stockage des récoltes, enclos à moutons, bergeries, aires de battage pour le blé, enclos à ruches, clapiers, garennes... Les cabanes, reconnaissables à leur forme arrondie, correspondent aux bories provençales. Ce mode de construction est réalisé par empilements de pierres disposées en encorbellement par cercles concentriques successifs. Seules huit d'entre elles sont encore préservées sur le plateau. Elles servaient d'abris temporaires le temps des semailles et des moissons.

Certaines des petites parcelles que l'on voit alentour étaient cultivées en blé. Il fallait le dépiquer en faisant tourner un mulet sur l'aire puis le battre avec des fléaux. Plusieurs aires de battage sont encore visibles. Elles sont parfois aménagées sur des grandes dalles naturelles, ou bien sur des surfaces empierrées.

Au Jas de Barrière subsiste un ensemble remarquable constitué d'une bergerie, de deux enclos, d'une aire de battage et d'un enclos à ruches. Deux dates portées sur des pierres permettent de le dater du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les pierres du mur de l'enclos dépassent à l'extérieur pour empêcher le franchissement par des prédateurs, vraisemblablement des loups...



Aire de battage du Jas de Barrière



Ensemble rural du Jas de Barrière



Le Castellet

## Le Castellet, XVI<sup>e</sup> siècle

Dominant la vallée de la Cagne, à 2 km au nord-ouest de l'agglomération de Saint-Jeannet, l'édifice se présente aujourd'hui sous la forme d'une bastide associée à une vaste bergerie en partie voûtée mais son histoire remonte au Moyen Âge. Le Castellet est en effet cité dès 1250 comme faisant partie des châteaux implantés sur la ligne des Baous, ce front d'éperons rocheux qui dominent les villages, de Tourrettes à Gattières. Abandonné par la suite en raison de la pauvreté du terroir, il fut réutilisé après la crise démographique du XIV<sup>e</sup> siècle, lorsque quelques aristocrates innovèrent en relançant l'élevage ovin. Dans ce but, à partir des environs de 1500, les seigneurs de La Gaude et de Saint-Jeannet réutilisèrent quelques matériaux de la construction médiévale pour dresser un imposant édifice. En raison de l'isolement du lieu, mais certainement aussi des guerres de Religion qui éclatèrent ici dans les environs de 1560, cet édifice fut muni d'éléments de fortification, en particulier d'échauguettes d'angle (petites constructions destinées à abriter un veilleur ou, en cas d'attaque, un défenseur). Le site fut ensuite occupé jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle et il resta en état jusqu'à la dernière guerre. Des maquisards l'utilisèrent alors comme refuge avant que l'armée allemande ne le détruise, ce qui explique son état actuel.



Gatières

## GATTIÈRES

Dominant le Var, la commune s'étend sur 1 003 ha, formant une corniche, qui porte le village à mi-pente, puis une pointe inculte s'étirant vers la montagne du Chier, avec au centre le sommet du Perséguier (902 m). L'origine du village remonte à 1037 lorsqu'un lieu habité du nom de *Villa Gaterias* apparaît dans les archives. Ces dernières indiquent également qu'à la date de 1255 ce même lieu était fortifié. Le site que l'agglomération occupe aujourd'hui, un bout d'éperon perché à une altitude de 295 m, montre toujours une structure partiellement concentrique attestant de son rôle défensif. Outre l'église du village, dédiée à saint Nicolas et citée en 1278, deux autres églises médiévales sont connues à l'extérieur de l'agglomération. D'abord Saint-Estève (Saint-Etienne), à la localisation imprécise, qui pourrait être la première paroisse de Gattières dès 1037. Par la suite, au moins depuis 1312, elle est mentionnée comme appartenant au territoire de La Gaude. Notre-Dame-du-Var, apparue en 1247, se trouvait non loin du lit du fleuve dont elle protégeait le passage à gué. D'ailleurs, le nom de Gattières pourrait dériver du niçois *gat* (gué).

Bien que située sur la rive droite du Var, Gattières faisait partie du comté de Nice jusqu'en 1760. Inféodée aux Grimaldi jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la communauté subit à plusieurs reprises, de 1691 à 1748, d'importants dommages dus au passage des troupes françaises.

En 1892, le passage de la voie des chemins de fer du Sud de la France vint rompre l'isolement du village, préoccupation constante des Gattiérois qui voulaient exporter leurs productions agricoles. De ce passé, Gattières garde une riche plaine alluviale en bordure du Var où poussent des cultures maraîchères, horticoles et fruitières de grande qualité. Sur les coteaux, vignes et orangers ont disparu, remplacés par de nombreuses résidences individuelles, comme dans le quartier de Super Gattières.



Église paroissiale Saint-Nicolas



## Église paroissiale Saint-Nicolas

L'histoire de l'édifice est particulièrement complexe et ancienne. Si l'extérieur de l'église n'attire pas l'attention, avec sa façade aveugle trapue et son clocher coiffé d'une coupole basse, l'intérieur révèle des transformations successives.

Un historien du XIX<sup>e</sup> siècle, l'abbé Tisserand, indiquait, sans preuve, que l'église Saint-Nicolas de Gattières était antérieure à 1278 mais il semble raisonnable de dater la partie la plus ancienne du bâtiment de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de l'abside, aujourd'hui enveloppée dans des constructions annexes, dont la sacristie. Elle est cependant visible en plusieurs endroits, dans deux placards et dans le passage entre deux pièces de la sacristie, où elle a été partiellement mise à jour, ainsi que dans le galetas au-dessus de la porte nord. Cette maçonnerie en moyen appareil bien calibré, avec de minces joints de mortier, est caractéristique de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, certains éléments relevés entre 1670 et 1695 dans les visites pastorales des évêques plaident pour que l'église ait été d'abord la chapelle castrale. Il existait encore à cette période une porte reliant l'église au château.



L'intérieur de l'église Saint-Nicolas

## L'intérieur de l'église Saint-Nicolas

Outre la première abside aujourd'hui partiellement masquée, on y découvre la trace de plusieurs agrandissements.

La nef compte deux travées couvertes de voûtes d'ogives à nervures apparentes. Celles-ci, épaisses et de profil carré, n'ont pas de clé.

Leur développement est proche du plein cintre. Elles retombent sur des consoles dans l'angle des piliers cruciformes qui reçoivent aussi les doubleaux. Ceux-ci présentent une légère brisure.

Cette architecture rustique peut se situer entre le dernier tiers du XV<sup>e</sup> et le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle est à rapprocher de l'église du Broc datée 1489-90.

Deux collatéraux, de même longueur que la nef, furent ajoutés dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils sont couverts de voûtes d'arêtes. On y installa alors des autels latéraux. Cet agrandissement devrait avoir été réalisé avant 1631, date de la fondation, par les Grimaldi-Gattières, de l'autel du «*Rosaire*» dans le bas-côté nord.



*La Mort de saint Joseph*

## Le mobilier

En face de l'autel du Rosaire, dans le collatéral sud, la chapelle de la « *Bonne Mort* » fut fondée en 1668 par les frères Pierre et Baptiste Vermegl. Sa toile de la « *Mort de saint Joseph* » porte une inscription précisant ces date et dédicace. Les deux autres autels occupant les premières travées des bas-côtés, celui du « *Suffrage* » au nord et celui de « *Saint-Blaise* » au sud, présentent des toiles que l'on peut aussi dater du dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, les toiles citées par les visites pastorales de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle restent conservées aujourd'hui, y compris celle groupant les saints Jean-Baptiste et Éloi. À l'autel de Saint-Blaise, ce sont saintes Agathe, Claire d'Assise, Thérèse d'Ávila et Catherine d'Alexandrie qui sont groupées autour des saints Blaise et Pancrace. C'est sur cet autel que le buste-reliquaire et « *une image en bois doré* » de saint Blaise étaient placés.



Le chœur

## Le chœur

Il apparaît aujourd'hui très dépouillé. En 1695, il contenait un retable de boiseries sculptées et peintes comportant des colonnes torsées garnies de pampres, accotées de volutes portant les statues des saints Nicolas et Blaise. Il était sommé d'une couronne soutenue par deux anges et encadré de deux niches abritant les statues de la Vierge et de Jésus.

En 1705, le vicaire-général de Vence précise que ce retable encadre une toile regroupant, autour de la Vierge à l'Enfant, les saints Joseph et Blaise, Nicolas et Antoine-abbé. Ce tableau, daté 1690, est aujourd'hui au chevet du collatéral droit, tandis que des vestiges du retable, avec volutes portant les statues des deux saints évêques, se trouvent dans le collatéral gauche, côté façade.



Autel du Rosaire



## Autel du Rosaire

L'autel du Rosaire fut fondé en décembre 1631 par testament, enregistré à Saint-Paul, d'Impérial Grimaldi ; il stipulait que ses armoiries devaient y être placées. Il ne trépassa pas pour autant et le 23 novembre 1640, par un codicille, il dota la chapelle d'une rente de 25 écus de 60 sous de France. Impérial Grimaldi mourut six ans plus tard, avant juillet 1646 ; avec lui s'éteignit la branche des Grimaldi-Gattières.

Sa veuve, née Constance de Villeneuve-Tourrettes, remariée à un neveu d'Honoré d'Urfé le 27 juillet 1646, testa à son tour, dans son château de Gattières, le 15 février 1654, dotant de nombreuses fondations religieuses, dont la chapelle du Rosaire de 10 écus de France de 60 sous. Ces générosités expliquent le riche décor de gypseries et de stucs qui orne la voûte de cette chapelle et l'encadrement de son retable. La toile qui représente la dévotion du Rosaire entourée des 15 Mystères de ce culte, très abîmée, ne comporte pas de date. Par comparaison avec d'autres toiles du diocèse de Vence, on peut la situer vers 1635-1645. Ce fut aussi la chapelle funéraire des membres de la famille Grimaldi-Gattières.



Devanture de boutique

## Le village

Perché sur une butte, Gattières s'est développé de manière concentrique autour de son château et de l'église. Ses rues, en forme d'anneaux, sont reliées par des tronçons en forte pente. Elles sont parfois couvertes par des *pountis*, passages voûtés aménagés pour gagner de la place sur la voirie. On en compte huit dans le village mais celui de la rue des Étagères, long de 33 m, est le plus spectaculaire. De nombreux linteaux datés de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle montrent l'importance des reconstructions pendant cette période. Quelques devantures d'échoppes médiévales sont encore visibles rue Torrin et Grassi. Plusieurs maisons nobles sont présentes dans le village. On relèvera notamment celle érigée sur le point culminant de l'agglomération, à l'emplacement de l'ancien château duquel subsistent les bases de deux tours rondes. Trois places contiguës existent dans l'enceinte du village : la place des Grimaldi, la place André-Garbiès et la place Désiré-Féraud, sur laquelle se trouve une fontaine mise en service en 1825. À l'extérieur du village, des terrasses ont été aménagées sur le versant sud-est. C'était l'espace dévolu aux jardins, proche des habitations car nécessitant un entretien régulier.



Rue des Étagères



Fontaine de la place Féraud



Monument à Torrin et Grassi

## Monument à Torrin et Grassi, 1964-1999

Pendant l'occupation allemande, entre septembre 1943 et août 1944, les Alpes-Maritimes furent soumises à un régime d'occupation renforcée semblable à celui de la zone nord. Très vite, les relations des occupants avec la population se durcirent et la répression s'abattit sur les villages où la Résistance était active. À Gattières, la mémoire collective garde toujours présente le martyre de Séraphin Torrin et Ange Grassi, deux FTP arrêtés comme otages, condamnés à mort le 7 juillet 1944 à Nice par une cour martiale siégeant à l'hôtel Ruhl et pendus à deux lampadaires de l'avenue de la Victoire, puis exposés pendant trois heures afin de terroriser la population. Séraphin Torrin, né à Pélasque en 1912, avait été secrétaire de cellule du PCF et président du comité local du Front Populaire. En 1963, la commune de Gattières commanda un monument au sculpteur Lipa (1907-1976) afin de perpétuer le souvenir de ses enfants. Lipa, lui-même ancien résistant et installé dans la commune depuis 1959, réalisa une œuvre composée de deux flammes en polyester, inaugurée sur la place des Déportés le 30 août 1964. En 1999, les flammes ont été réalisées en bronze, conformément au vœu de l'artiste.



Lavoir du chemin des Fontaines



## Lavoir du chemin des Fontaines

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le régime des eaux de Gattières fut régi par la sentence arbitrale du 25 avril 1518 passée entre le seigneur et la communauté. Celle-ci organisait le partage des eaux fournies par la source de Saint-Martin entre les moulins, l'alimentation du village et des abreuvoirs et l'arrosage des jardins. D'autres sources, comme celle de la Fondeirasse, alimentaient les quartiers ruraux de Gattières.

La première alimentation à l'intérieur du village fut achevée en 1825 avec la fontaine de la place Désiré-Féraud. La seconde fontaine sera celle dite du Pré, en 1895. Dans l'entre-deux-guerres, la municipalité se préoccupa de rationaliser la distribution de l'eau pour remédier à ses nombreux dysfonctionnements : règlement d'irrigation en 1922, pose de canalisations en béton pour les canaux en 1933, adduction d'eau aux maisons avant la deuxième guerre mondiale. En 1939, la création du syndicat de la Gravière permit la distribution de l'eau aux agriculteurs en conduite forcée, jusqu'à une altitude de 600 m, ce qui facilita l'extension des surfaces irrigables et le lancement de nouvelles cultures comme celle de l'œillet.

Le lavoir du chemin des Fontaines, et la source qui l'alimente, sont situés en contrebas du village. C'est probablement le point d'eau le plus ancien du village. L'eau, abondante, sort directement à la base du rocher.



Chapelle Notre-Dame-du-Var



Retable du chevet

## Chapelle Notre-Dame-du-Var ou Notre-Dame-de-Gattières, XVII<sup>e</sup> siècle

Il s'agit d'un ancien prieuré bénédictin relevant de l'abbaye Saint-Pons de Nice, il est mentionné à partir de 1248, généralement dans les chartes sous l'appellation « *Nostra Domina de subtus castrum de Gaterus* », soit « Notre-Dame-sous-Gattières ».

Du XIII<sup>e</sup> siècle à 1531-78, il était uni à Sainte-Réparate de Nice. Lors de la cession de celle-ci à l'évêque pour devenir la nouvelle cathédrale, il en fut dissocié. La chapelle est située sur une terrasse alluviale dominant le lit majeur du Var. Elle desservait un lieu de passage lié au gué de Gattières. Reconstituée au XVII<sup>e</sup> siècle, elle conserve des éléments plus anciens, de même que le prieuré voisin qui comportait la résidence du titulaire et des locaux d'accueil des pèlerins et qui est aujourd'hui une propriété privée. La façade est précédée d'un vaste porche de plan carré.

L'édifice ne comporte qu'une nef rectangulaire de trois travées séparées de pilastres engagés sans chapiteau. Le chœur, plus bas que la nef, est resserré par deux forts piliers. Le chevet est plat. Nef et chœur sont couverts de voûtes en berceau plein cintre.

Le chevet est occupé par un retable de stucs et gypseries à colonnes torsées de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une niche, abritant une statue moderne de la Vierge, s'ouvre au centre. Un autel de marbre blanc de la fin du XIX<sup>e</sup> complète cet ensemble. Le mobilier se réduit à quelques ex-voto, plaques de marbre blanc gravées.



Carros

## CARROS

Carros appartient aux Préalpes de Grasse et à son piémont oriental. Les 1 511 ha de son territoire offrent de forts contrastes entre la plaine verdoyante et cultivée et le massif montagneux, à l'ouest, culminant à 942 m. L'occupation préhistorique et romaine a laissé de nombreuses traces : habitat fortifié de la Roche fendue, au quartier des Marses, site de l'Éouvière au quartier de Laurume, mais aussi de nombreux fragments antiques réemployés dans des constructions. En effet, durant l'Antiquité romaine, le territoire de Carros, sous le nom de Vicus lavaratensis, connut une communauté urbaine relativement importante directement rattachée, sur le plan administratif, à la cité de Vence.

Un habitat fortifié du nom de *castrum de Carrocio* est mentionné dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Le nom du village pourrait venir de la racine pré-indo-européenne *kar* (pierre). Vers le XIV<sup>e</sup> siècle, le village fut agrandi en construisant plusieurs pâtés de maisons, enfermés dans une nouvelle enceinte.

La première église paroissiale de Carros, Notre-Dame-de-Cola, fut implantée à l'écart du village. Une chapelle, construite dans le village entre 1615 et 1664, fut érigée en paroisse en 1673.

Parfois accompagnée de coseigneurs, la famille Blacas posséda la seigneurie de Carros du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. La prospérité des Carrossois dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle est d'abord liée à leurs productions agricoles avec des produits de terroir renommés, les fraises et les anémones. C'est aussi la conséquence de la construction de Carros-le-Neuf, réalisée en plusieurs étapes à partir de 1970, qui a profondément transformé la commune en créant une ville nouvelle et une vaste zone industrielle dont les terrains sont conquis par endiguement du fleuve. Une nouvelle église y est construite en 1979.



Clocher de l'église Notre-Dame-de-Cola

## Clocher de l'église Notre-Dame-de-Cola, seconde moitié XI<sup>e</sup>-début XII<sup>e</sup> siècles

Le clocher tour qui s'élève au milieu du cimetière est un vestige de l'église Notre-Dame-de-Cola. Celle-ci fut édifiée entre la seconde moitié du XI<sup>e</sup> et le début du XII<sup>e</sup> siècle et devint le siège de la paroisse de Carros. Au XVI<sup>e</sup> siècle, suite à un effondrement, on reconstruisit le clocher sous forme d'un clocher mur. En 1673, la fonction paroissiale fut transférée dans une chapelle construite dans le village de Carros, future église Saint-Claude. Au moins jusqu'en 1726, Notre-Dame-de-Cola continua d'être utilisée comme chapelle puis fut démolie dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle en conservant l'ancien clocher. À proximité se trouve l'ancien prieuré, construit en maison forte sans doute à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Les fouilles conduites au début des années 1990 ont permis de mieux documenter l'histoire de cet édifice et du site du cimetière. Elles ont montré qu'à l'emplacement de ce dernier se trouvait, sous l'Antiquité, un bâtiment de type *villa*. Au haut Moyen Âge, il fut soigneusement arasé et un nouvel édifice bâti, peut-être une église, dont les pierres seront réutilisées pour élever le clocher tour actuellement visible. Par ailleurs, un ensemble de céramiques datées des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles avait été jeté au fond du clocher (bols, plats, cruches, marmite et même un vase de nuit).



Église Saint-Claude



## Église Saint-Claude, 1664-1865

Dès 1612, les paroissiens demandèrent l'autorisation de construire une chapelle dans le village, vu l'éloignement de l'église Notre-Dame-de-Cola. L'emplacement choisi aurait été celui de la maison d'un particulier, Jean Vaquette, et non de la chapelle du château. Le seigneur Claude de Blacas et son oncle Pierre avancèrent les fonds à la communauté pour l'achat de la maison. Quant au maître-maçon, un certain Étienne Pin, il fut payé 60 écus. En 1664, la chapelle était enfin bâtie, sous le titre de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire, et six ans plus tard les consuls, ou le seigneur, demandèrent le transfert de la paroisse, ce que l'évêque accepta en 1673, même si la sacristie et le clocher n'étaient pas achevés à cette date (ce dernier le sera l'année suivante). Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'église va bénéficier de travaux qui vont modifier son organisation intérieure. En 1844, la municipalité projeta de réunir les deux nefs existantes en une seule en abattant le mur qui les séparait et de créer une nouvelle tribune au-dessus de la porte d'entrée. Il fallut attendre août 1865 pour voir ces modifications enfin réalisées. L'église a bénéficié de restaurations importantes en 1924 et 2008. Aujourd'hui, la paroissiale a été transférée à Carros-le-Neuf ; c'est l'église Saint-Paul, construite en 1979.



L'intérieur de l'église Saint-Claude

## L'intérieur de l'église Saint-Claude

L'aspect actuel de l'édifice résulte des travaux réalisés au XIX<sup>e</sup> siècle. Une nef unique, couverte d'un berceau en plein cintre, est prolongée d'un chœur voûté en cul-de-four et orné d'un beau décor peint. Seule la partie basse du maître-autel a été conservée. Grâce à une visite pastorale datée de 1705, on sait qu'il était surmonté d'un retable représentant Notre-Dame-du-Rosaire entourée de tableautins illustrant les « Mystères du Rosaire », ainsi que d'un tableau plus petit représentant le Christ en croix. Ces deux tableaux ont été préservés ; le premier est placé à droite près du chœur, le second se trouvant sous la tribune. Pour ces œuvres, une datation de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pourrait être proposée. Il est à noter que l'église Saint-Claude a d'abord été placée sous le vocable de Notre-Dame-du-Rosaire, comme l'atteste une visite paroissiale en 1670. Ce culte, qui offrait l'image d'une Vierge protectrice, était particulièrement vivace dans le pays grassois. Les vitraux latéraux représentent sainte Victoire et sainte Colombe. Des vitrines présentent des céramiques issues de la fouille du clocher de Notre-Dame-de-Cola, bols à oreilles, assiettes, marmite à quatre anses.



Buste reliquaire de saint Claude

## L'autel de Saint-Claude (1755) et son buste reliquaire (1752)

Situé sur le mur latéral droit, l'autel de Saint-Claude est en bois sculpté et doré. Sur la base formant tabernacle est représenté l'Agneau Pascal. L'ensemble est surmonté du buste reliquaire également en bois sculpté, doré et peint de saint Claude évêque, tenant primitivement une crosse de la main gauche (aujourd'hui volée). Archevêque de Besançon vers 682, saint Claude est représenté généralement sans barbe, en vêtements épiscopaux, avec la mitre et la crosse. Fêté à Carros le 6 juin, il est invoqué pour la guérison des impotents et des estropiés affligés de claudication. Autel et buste reliquaire proviennent vraisemblablement de la chapelle des Pénitents blancs (aujourd'hui transformée en habitation).

L'église Saint-Claude possède un remarquable ensemble de vases sacrés et d'ornements. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'église paroissiale a bénéficié de la part des seigneurs de Carros et des évêques de Vence de dons de vases sacrés et d'ornements de grande qualité qui constituent un ensemble homogène. Dans le chœur, deux niches abritent un buste reliquaire de sainte Colombe (à droite, daté 1683) et une chasse de sainte Victoire (à gauche, présente dans l'église en 1695). D'autres objets sont conservés dans des vitrines, comme la croix reliquaire de saint Jean-Baptiste et un ciboire offert par l'évêque Antoine Godeau à l'église en 1664.



Inscriptions gallo-romaines du village

## Les inscriptions gallo-romaines du village

De nombreuses inscriptions romaines, ainsi que des matériaux antiques, ont été recensés sur le territoire communal.

Au village, ce patrimoine épigraphique exceptionnel est souvent utilisé en remploi dans les maçonneries.

Cinq inscriptions apparaissent dans le clocher tour de la Cola ou ont été découvertes à l'occasion des fouilles de ce monument.

Intégré au chaînage d'angle nord-ouest, un fragment daté du II<sup>e</sup> siècle après J.-C. ferait référence à un magistrat romain de la cité de Vence. À l'extérieur du mur du cimetière, servant de socle à un calvaire, se trouve une urne cinéraire datée du II<sup>e</sup> siècle après J.-C. Les deux cavités supérieures étaient destinées à recevoir les cendres des défunts. Elles étaient fermées par des couvercles en forme de toit à deux pentes. L'inscription, remarquablement conservée, est un type de témoignage rare : « Aux dieux Mânes, Marcus Ennius Quadratus et Ennia Marciana ont placé ce monument pour leurs chers parents, Marcus Ennius Marcianus et Manilia Marcia, encore vivante. À leur père excellent qui a bien mérité ».

Devant le four à pain communal du village, servant de banc, se trouve un fragment de linteau de monument funéraire.

Conservées dans une salle du château, deux pierres appartiendraient à l'imposant tombeau de Lucius Valerius Paternus, soldat de la cohorte prétorienne.



Ancien rempart



## Le village

L'agglomération actuelle est le résultat d'extensions successives. Au XII<sup>e</sup> siècle, le château et le village occupaient probablement la plate-forme au sommet de la butte. Un premier agrandissement, qui se situe peut-être au XIII<sup>e</sup> siècle, étendit le village vers le sud et l'est. Un second agrandissement, plus important, fit apparaître un secteur qui se développa sur le versant oriental du site. Bien qu'adapté au terrain, il est régulièrement quadrillé en six pâtés de maisons distribués de part et d'autre d'une rue conduisant à la partie haute et au château. Un nouveau rempart se raccordant sur l'ancien enferme ce nouveau village. Il est percé de meurtrières et s'ouvre, au milieu de son front oriental, par une porte dont il reste des traces. À l'époque moderne, de nombreuses modifications intervinrent à l'intérieur du rempart. Toutes les maisons furent peu à peu reconstruites. Le château médiéval fut modifié à la fin du XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle et un second château fut dressé, légèrement en contrebas, au sud-est. C'est l'œuvre probable d'un coseigneur ; il en reste également une tour d'angle circulaire. L'église paroissiale fut transférée dans le village, près des deux châteaux. Enfin, une chapelle de Pénitents était implantée tout près de la porte du village, mais à l'extérieur.



Tour du deuxième château



Ancienne chapelle des Pénitents blancs



Façade du château

## Château, XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle

Dominant les maisons de sa masse imposante, le château confère au village toute sa beauté. Les premiers témoignages écrits révèlent la présence de l'édifice dès le XII<sup>e</sup> siècle (1156). Son premier occupant est Rostaing de Carros mais c'est la famille Blacas qui devint seigneur du lieu, probablement dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle. L'édifice a été transformé et remanié au fil du temps. Il fut profondément modifié à la fin du XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle ; c'est à cette époque qu'il adopta son plan carré et qu'il fut flanqué de tours d'angle, cylindriques. Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles furent une période de prospérité pour le château. C'est à ce moment que des artistes italiens réalisèrent les embellissements intérieurs. Il s'agit notamment d'un médaillon peint dans un cadre de stuc au plafond de la cage d'escalier, du plafond peint de la grande salle et de la grande cheminée sculptée dont la partie supérieure porte un buste représentant très certainement Claude de Blacas. Lors de la Révolution française, le dernier seigneur, Claude de Bonaventure de Blacas, abandonna son château qui fut pillé. L'édifice connut ensuite de multiples dégradations avant d'être racheté et restauré par la municipalité. Devenu le Centre international d'art contemporain, le château de Carros a retrouvé son statut d'élément essentiel du patrimoine historique et artistique de la ville de Carros.



Une salle d'exposition du château avec son plafond orné

## Centre international d'art contemporain, 1998

Point de rencontre singulier entre la création artistique et le patrimoine historique, le Centre international d'art contemporain (CIAC) prend place depuis 1998 dans le château de Carros. Rouvert fin 2010 après une deuxième phase de travaux, il offre au public de précieux vestiges ornementaux. Le CIAC développe une politique d'expositions temporaires monographiques et thématiques, à la fois représentatives des artistes de la région et de la création internationale. Près de 50 ont ainsi été réalisées depuis 1998. Dans le même temps, sa mission de soutien à la création se développe grâce à des résidences d'artistes. Parallèlement, le CIAC dispose d'une collection de plusieurs centaines d'œuvres reflétant la création sur la Côte d'Azur au cours des dernières décennies. Un service propose des actions d'accompagnement à la visite et des ateliers de pratiques artistiques et reçoit chaque année près de 3 000 scolaires.



La forge



Fresque de Guillonnet dans l'église du Broc



## La forge et le peintre Octave Guillonnet

Ancienne forge du château jusqu'à la Révolution française, le bâtiment a servi de relais postal avant de devenir une auberge communale. L'artiste peintre Octave-Denis-Victor Guillonnet (1872-1967) y aménagea son atelier dans les années 1930. Classé postimpressionniste, il est considéré comme un peintre « officiel » de la III<sup>e</sup> République pour avoir décoré de nombreux palais nationaux mais son talent le conduisit avec succès dans d'autres domaines, ceux de l'illustration, du tableau d'histoire, de la toile de chevalet, de la peinture de sport ou encore du portrait. Il est connu au Brésil, au Venezuela et aux États-Unis. C'est un peintre du soleil dont l'art se caractérise par l'utilisation de couleurs aux valences très proches formant des plages d'ombre et de lumière se juxtaposant et donnant la perspective et l'impression de relief. Carrossois d'adoption depuis 1899 (il venait y passer ses étés), il fut accueilli dans un premier temps par la famille Judlin au hameau du Gourg. On peut découvrir une partie de l'inspiration du peintre à quelques kilomètres de Carros, dans l'église du Broc, pour laquelle Octave Guillonnet réalisa un ensemble de fresques spectaculaires et un chemin de croix, en 1938-1939. La commune a racheté la forge en 1995 pour en faire un restaurant et un atelier d'artiste dont l'occupant actuel, Dominique Landucci, continue de faire vivre l'œuvre de Guillonnet.



Église Saint-Joseph

## Église Saint-Joseph, Carmel de Carros

Inauguré le 18 avril 1971, le monastère du Carmel est construit au milieu d'un magnifique cadre naturel, à 500 m d'altitude. Il compte parmi les 840 monastères de l'Ordre de Notre-Dame-du-mont-Carmel qui puise ses origines en Palestine. La branche féminine, réformée au XVI<sup>e</sup> siècle par sainte Thérèse d'Avila, a donné à l'Église des saintes universellement reconnues. L'existence du Carmel de Carros a été bouleversée par l'Histoire. En effet, il remonte à celui de Narbonne, fondé en 1620, dispersé à la Révolution, restauré en 1866 puis exilé en Espagne. Transféré à Grasse en 1936 dans des locaux exigus, le Carmel est implanté à Carros et inauguré le 18 avril 1971. Il est placé sous le patronage de saint Joseph et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Les bâtiments dessinés par l'architecte Clément Goyenèche (1895-1984), en pierres apparentes, ont su se fondre dans l'environnement végétal du site. Clément Goyenèche est aussi connu comme artiste-peintre et comme décorateur. On lui doit notamment l'architecture intérieure et la décoration du pavillon de la Côte d'Azur à l'exposition internationale des Arts décoratifs de Paris de 1925, celle qui popularisera l'Art déco. Il a eu une activité notable dans l'architecture religieuse puisqu'il a réalisé trois monastères en dehors de celui de Carros ainsi que le mobilier de la chapelle Matisse à Vence.



Chapelle Notre-Dame-des-Selves



Vue intérieure

## Chapelle Notre-Dame-des-Selves ou Notre-Dame-de-l'Annonciation, quartier des Selves, XI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles

Ce lieu de culte est connu jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle sous le nom de Notre-Dame-des-Séoules. Située sur une légère éminence de poudingue, non loin du lit du Var, la chapelle est constituée d'un vaisseau de deux travées, prolongé vers l'est par un chœur de plan carré. L'ensemble de l'édifice est couvert de croisées d'ogives ; la façade est presque complètement ouverte.

Un campanile de plan triangulaire et couvert de tuiles vernies surmonte un angle de la nef. Le bâtiment comprenant la sacristie a été accolé postérieurement à la construction du chœur actuel. C'était autrefois un ermitage. Des fouilles récentes ont mis en évidence que la chapelle résulte du remaniement d'un édifice plus ancien, constitué d'une nef prolongée d'un transept ouvrant sur trois absides semi-circulaires. Sa construction pourrait remonter au début du XI<sup>e</sup> siècle. Par la suite, durant le Moyen Âge, l'édifice fut réduit à un vaisseau. Puis, au XVI<sup>e</sup> siècle, une voûte à croisées d'ogives remplaça la charpente de la nef tandis que la première travée fut aménagée en porche.

Vers le XVIII<sup>e</sup> siècle, enfin, le chœur actuel remplaça l'abside.

Il s'agit donc d'une église médiévale implantée sur un site antique, probablement un lieu de peuplement abandonné avant la séparation des communautés du Broc et de Carros, vers le XII<sup>e</sup> siècle, ce qui expliquerait la survivance du pèlerinage qu'y faisaient les Brocois jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.



Moulin de la Gabeirée



Moulin Briquet

## Moulin de la Gabeirée (vers 1770) et moulin Briquet (milieu XIX<sup>e</sup> siècle)

Carros souffrait du manque d'eau pour actionner ses moulins et les archives témoignent des efforts déployés par la communauté pour trouver des sites propices à de telles installations. Toujours visible à deux pas du village, dans le vallon de la Coustière, un aqueduc alimentait un moulin à huile privé. Un peu avant la Révolution, les Carrossois projetèrent d'installer un moulin communal dans le vallon de la Gabeirée (le toponyme actuel est Gabairo). Les travaux, commencés en 1770, n'étaient pas achevés en 1790, malgré un coût exorbitant de 40 000 livres, car l'eau du torrent n'était pas assez abondante pour faire tourner les meules et Le Broc, dont le territoire était limitrophe, s'opposait à la construction d'un canal plus conséquent traversant son territoire. Les installations du moulin sont aujourd'hui parfaitement visibles : aqueduc, emplacement de la roue hydraulique verticale, pistes, chaudrons en pierre, bassins de décantation...

Sur la plate-forme au nord du village se trouve un moulin à vent, baptisé moulin Briquet du nom de son constructeur qui voulait éviter aux villageois d'aller moudre leur blé dans les villages environnants. Même dépourvu de ses ailes, le bâtiment garde aujourd'hui fière allure.



Le Broc



## LE BROC

À l'est des Préalpes de Grasse, la commune du Broc (1 865 ha) est bordée au nord et à l'est par les vallées de l'Estéron et du Var et est traversée par les affluents de ces cours d'eau (le Bouyon, Font de Roche, Riou). Le relief est plus accentué au sud-ouest, vers la montagne du Chier (alt. 1 037 m), qu'au nord, où l'on trouve collines et plateaux.

Le territoire communal est riche de plusieurs enceintes fortifiées comme celle du sommet du Moulinet. Par ailleurs, au village du Broc, plusieurs remplois antiques pourraient indiquer la présence d'un habitat du Haut-Empire sous le village médiéval. La commune actuelle résulte de la fusion de plusieurs communautés médiévales, Le Broc, Dosfraires et Saint-Pierre-d'Olive.

La mention d'un *castrum de Broco* apparaît vers 1250. Dérivé du gaulois *broccos*, le nom du village rappelle son implantation sur un éperon rocheux. Cet habitat fortifié comportait un château qui était situé sur le rocher, en bordure orientale de l'agglomération, où l'on voit encore quelques traces. Un autre château pourrait avoir été implanté dans un territoire plus ancien, dénommé Olive, et dont le centre fortifié n'a pas encore été localisé. La première église paroissiale d'Olive, dédiée à saint Pierre, est devenue par la suite la chapelle Saint-Michel, dont les ruines subsistent, en contrebas du village du Broc.

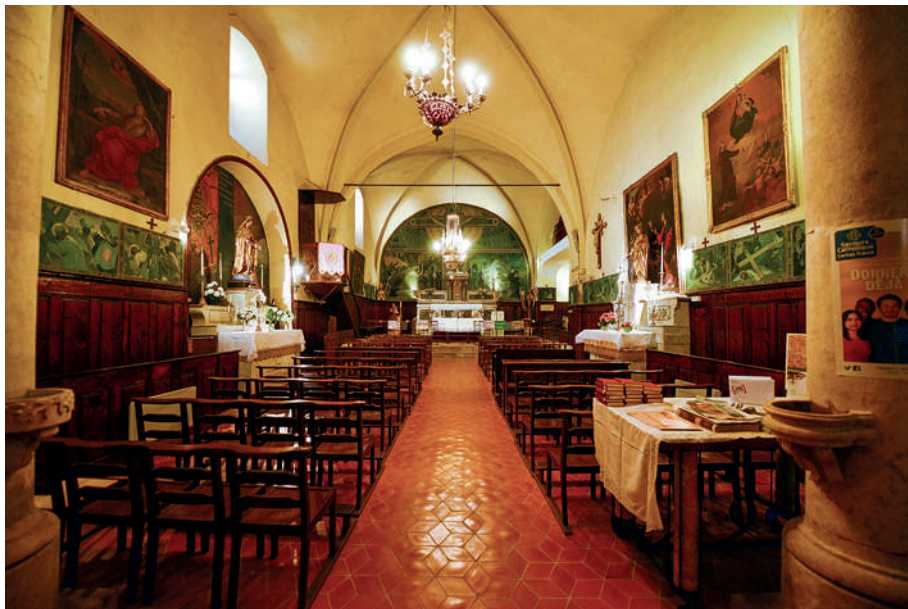
Dès le Moyen Âge un village se développa au sud du château. Ce mouvement se poursuivit durant l'époque moderne vers l'ouest et vers le nord-ouest. Dosfraires (Deux-Frères) est un autre habitat fortifié, autrefois indépendant, rattaché en 1841 au territoire de la commune du Broc. Mentionné au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, il en subsiste des ruines sur le sommet situé au nord de la chapelle Sainte-Marguerite (parfois dénommées à tort Château de Fougassières). Il a été abandonné au XV<sup>e</sup> siècle.



Église paroissiale Sainte-Marie-Madeleine et Saint-Antoine

## Église paroissiale Sainte-Marie-Madeleine et Saint-Antoine, 1490

La paroissiale a été remaniée à plusieurs reprises depuis sa construction, en 1489-1490. Il s'agissait à l'origine d'un édifice de type gothique de deux travées au moins, embelli d'un portail avec inscription sur le linteau et flanqué d'un clocher. Des travaux importants furent réalisés en 1534-1535 (selon Tisserand, reconstruction de l'église), en 1559 (reconstruction au moins partielle du clocher, dont la flèche polygonale, caractéristique des édifices campanaires du XVI<sup>e</sup> siècle), en 1627 (remaniement du clocher), entre 1650 et 1779 (rajout d'une courte travée en façade et déplacement du portail réutilisé en remploi dans la nouvelle façade), en 1845 (rénovation complète), entre 1887 et 1889 (reconstruction partielle suite au tremblement de terre). La titulature de cette paroissiale est fluctuante : à sainte Marie-Madeleine s'ajoutent saint Pierre (indiqué en 1654 par M<sup>gr</sup> Godeau) et saint Antoine ermite, peut-être le résultat d'une confusion avec le patron du village, saint Antoine abbé, qui a sa chapelle à l'entrée de la localité. Le mur sud présente de nombreux remaniements (une porte, avec ses piédroits et son linteau, murée, une baie bouchée et, près de la façade, un très grand arc) et des remplois antiques dont l'épithaphe à Velabus soldat mort en Pannonie et à Ulatula apposée par ses héritiers. Il en est de même du mur ouest, qui est le chevet plat de l'édifice, et de la façade, avec deux hautes baies rectangulaires murées.



L'intérieur de l'église Sainte-Marie-Madeleine et Saint-Antoine

## L'intérieur de l'église Sainte-Marie-Madeleine et Saint-Antoine

L'édifice est constitué d'une nef unique de trois travées sans rétrécissement pour celle du chœur. La première, qui fait suite à l'entrée, plus courte, est couverte en berceau plein cintre à pénétrations. Une tribune coupe sa hauteur en deux. À droite s'ouvre une chapelle latérale dédiée aux deux saints Antoine : l'ermite et de Padoue. Les deux autres travées présentent un couvrement en larges croisées d'ogives à nervures apparentes de profil carré. Celles-ci retombent sur des consoles massives, à moulures en quart-de-rond. Seule la travée de chœur a une clé de voûte ; plate, elle est sculptée en réserve d'un IHS et du millésime 1489. Une chapelle latérale, avec tribune, s'ouvre à droite du chœur ; c'est un ajout postérieur. De spectaculaires fresques d'Octave Guillonnet, réalisées en 1938-1939, décorent le chœur et un autel.



Autel de la « Bonne mort »



Buste reliquaire de saint Germain

## Le mobilier

Dans la travée centrale, deux autels latéraux sont plaqués contre les murs ; celui dédié à la « *Bonne Mort* » est daté 1870 mais sa toile, copie du chef-d'œuvre que Carlo Maratta peignit en 1676, remonte au début du XVIII<sup>e</sup>. Une dizaine de copies de ce chef-d'œuvre a été repérée dans les Alpes-Maritimes.

Dans la première travée, à droite, la chapelle latérale est dédiée aux saints ermites. La toile qui surmonte l'autel représente *Saint-Paul ermite et saint Antoine abbé au désert*. Elle porte dans l'angle inférieur gauche des armoiries non identifiées et au centre la date MDCCXII. C'est une copie de l'œuvre que Jean Daret (Bruxelles 1613-Aix 1668) exécuta vers 1660 pour la cathédrale de Vence à la demande de M<sup>gr</sup> Godeau dont saint Antoine était le patron. L'église abrite d'importantes reliques de saint Germain et de sainte Marie-Madeleine. Pour cette dernière, il s'agissait de « *cinq dents, quatre onces de doigts, quatre petites pièces d'os et une petite partie d'une pièce analogue* » contenues dans un bras reliquaire, daté 1534, puis transférées entre 1683 et 1685 dans un buste-reliquaire plus prestigieux. Et il en a été fait de même pour les reliques de saint Germain.



Place de la Ferrage



## Le village et ses places

L'important patrimoine historique du village peut se découvrir au fil des rues. À l'entrée du village, côté Carros, se trouve la place de la Ferrage dont le nom fait référence au lieu où étaient placés les fers aux sabots des animaux de trait. En poursuivant son chemin, on passe sous un *pontis* qui permet l'accès à la place de la Fontaine. La fontaine à colonne, au centre de la place, date de 1812. L'eau qui s'y écoule vient du vallon de la Foux, source située à proximité du village. La place est entourée d'arcades qui permettent de circuler à l'abri les jours de mauvais temps. Encore aujourd'hui, la plupart des commerces y sont installés. Sous le *pontis*, on découvre une pierre gravée représentant une armoirie attribuée aux Templiers.

En prenant sur la droite la rue de l'Hôtel de ville, on remarque de beaux encadrements de portes comme au n° 12, puis on débouche sur la place de la mairie. Face à celle-ci, sur le mur gouttereau de l'église, on retrouve un fragment de pierre romaine, dédicace funéraire utilisée en remploi. En contournant l'église sur la gauche, on peut emprunter la rue de la Tour qui suit le tracé du rempart. L'ancien château se trouvait à proximité. À l'extrémité de la rue, un point de vue offre un panorama sur les Alpes de toute beauté.



Fontaine de la place des Fontaines



Place de l'Hôtel-de-ville



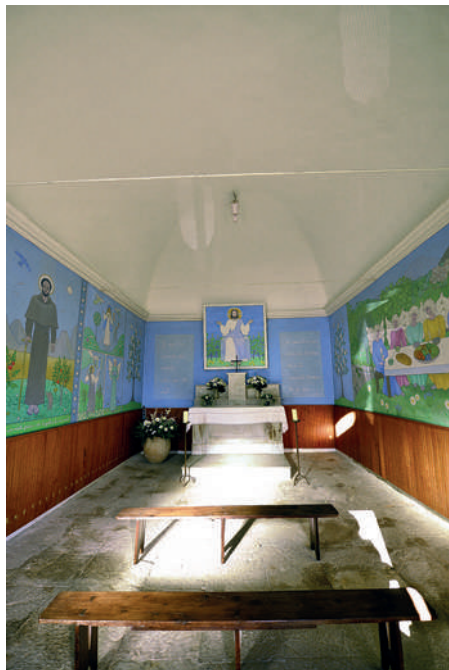
Chapelle Saint-Roch

## Chapelle Saint-Roch, 1528

Dressée à la sortie nord du village sur un carrefour de muletiers, c'est à la fois une chapelle barrière et une chapelle limite, marquant les confins de l'aire d'influence de l'agglomération, jusqu'où l'on escorte les voyageurs et où l'on vient les guetter. Petit édifice à nef rectangulaire d'une seule travée et chevet plat, son couverture est sur croisée d'ogives à nervures apparentes. Ces dernières, en forme de boudins de gros calibre, présentent une clé plate sculptée en réserve d'un IHS surmontant la date de 1528. Elles retombent sur des consoles tulipées fixées aux quatre angles de la nef. Au XVIII<sup>e</sup>, en 1670 en particulier, l'évêque de Vence ou son représentant venait y procéder à l'exorcisme « *des vers et chenilles qui dévorent toutes les herbes et les fruits* ». En 1718 une croix de mission fut plantée à proximité. En 1794 la chapelle fut vendue comme bien national à une famille locale. Rendue à la fabrique le 1<sup>er</sup> novembre 1857 par l'abbé Chabert, elle fut alors restaurée par les habitants de la commune. En 1705, le chevet était orné d'une toile où figurait une *Descente de Croix entre les saint Roch et Pancrace*. Elle a été remplacée par une statue de saint Roch en bois doré, placée sur un autel de marbre blanc.



Chapelle Saint-Antoine abbé



Vue intérieure

## Chapelle Saint-Antoine abbé, XVI<sup>e</sup> siècle

Placée à l'entrée même du village, elle est sans doute la plus ancienne des trois chapelles de protection contrôlant les accès du Broc. C'est là qu'entre 1693 et 1715 les prélats en visite pastorale étaient accueillis. Ce petit édifice de plan presque carré, à chevet plat, couvert d'une voûte en arc de cloître, abritait deux œuvres d'art importantes, transférées désormais dans la paroissiale. Un triptyque, mentionné en 1705, réunit saint Antoine entre les saintes Claire et Marguerite tandis que le registre supérieur se divise entre une Crucifixion flanquée de deux évêques à gauche (l'un d'eux est saint Germain) et deux saintes en face (l'une d'elles est sainte Agathe). On attribue cette peinture sur bois à un artiste liguro-niçois, compagnon de François Bréa, soit Agostino Casanova, soit Emmanuel Macario, en la situant vers 1540-50. Une remarquable statue de saint Antoine, bois sculpté entièrement doré de plus d'un mètre de haut, signe le travail d'un artiste de Grasse ou de Provence orientale qui l'exécuta vers 1720. Le maître-autel en marbres blancs, daté de 1859, est un don des époux Colomars. En 1988, l'artiste-peintre finlandaise Anneli Palsa recouvrit l'intérieur de fresques en plaçant au chevet le Christ enseignant et sur les murs latéraux, autour du saint patron Antoine ermite, les saints François, Joseph, Jean, Marie et des anges (à gauche) et le banquet angélique (à droite).



Chapelle Saint-Sébastien



Vue intérieure



## Chapelle Saint-Sébastien, dite Notre-Dame-de-Bon-Secours

Située sur la limite précise entre les communes de Carros et du Broc, en bordure de l'ancien chemin qui montait du littoral, cette chapelle de protection jouait aussi le rôle de barrière sanitaire en cas d'épidémie. Long édifice rectangulaire, sa façade est constituée d'un porche fermé dans lequel on descend par un double emmarchement. À l'intérieur, un grand arc en plein cintre, fermé d'une grille sur muret, ouvre sur une nef unique. Sur le seuil, les initiales « S.-S. » atteste de sa dédicace d'origine, « Saint Sébastien ». La nef, couverte d'un berceau en plein cintre, est prolongée d'un chœur à chevet plat. Le chevet est précédé d'un autel néobaroque de stucs polychromes, refait au XIX<sup>e</sup> siècle. Sa partie supérieure est une niche encadrée de paires de colonnettes et surmontée d'un fronton curviligne. Auparavant, et depuis la seconde moitié du XVII<sup>e</sup>, une toile ornait ce chevet. Mentionnée en 1705, elle regroupait, autour de saint Sébastien, saint Hospice et sainte Pétronille dont le culte est très vivace sur cette rive du Var. Cette chapelle a été agrandie de son porche, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par le chanoine Bérenger, alors curé du Broc, qui est enterré à droite du chœur. À cette occasion, le vocable de la chapelle a été changé en « *Notre-Dame-du-Bon-Secours* ». Seul un vitrail moderne rappelle le culte primitif à saint Sébastien.



Chapelle Sainte-Marguerite

## Chapelle Sainte-Marguerite, 1602-1604

Les quartiers de Fougassières et de Dosfraires, s'étirant sur la rive droite de l'Estéron, constituaient deux communautés indépendantes, réunies ensemble en 1790, puis au Broc en 1841. Elles formaient une seule paroisse, dont on retrouve la trace dès 1312, dotée d'une église paroissiale dédiée à saint Jean-Baptiste. Celle-ci étant ruinée à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'évêque de Vence ordonna en 1605 d'en transférer les fonctions dans la chapelle Sainte-Marguerite, construite entre 1602 et 1604. Cette dernière servira de paroissiale jusqu'en 1841. Au cours des siècles, l'édifice a subi quelques transformations. À une longue nef d'une seule travée ont été ajoutés deux éléments. D'abord un petit chœur à chevet plat prolongé d'une sacristie. Celle-ci est surmontée d'un local qui fut la résidence du prieur. Cette extension du bâtiment, exigée par le prieur depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle car la chapelle était trop petite pour les fidèles, ne fut réalisée qu'en 1845. Par ailleurs la façade, remaniée, a été précédée d'un porche autrefois enduit. De même, le clocheton contemporain de cette transformation a subi une restauration avec ajout de pyramidions aux angles. Ces travaux peuvent avoir fait suite au séisme de février 1887, qui fut dévastateur pour tous les quartiers environnants. Une cloche unique, fondue par le maître-fondeur Bona (ou Bonne) en 1739, occupe le clocheton qui surmonte l'angle sud-ouest de la chapelle.



Toile du maître-autel

## L'intérieur de la chapelle Sainte-Marguerite

Le mobilier se concentre au chevet. Un autel de maçonnerie et de stuc, qui pourrait remonter à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lui est adossé. Il est surmonté d'un tableau encadré de deux niches abritant des statues sulpiciennes de sainte Marguerite et de la Vierge. La toile remonte à 1668-70. En 1670, en effet, le vicaire-général de l'évêque de Vence précise que le prieur lui montre le retable tout neuf qu'il vient de faire réaliser. La description de l'iconographie correspond exactement à la toile actuelle : la Vierge à l'Enfant surmontant saint Jean-Baptiste (titulaire de la paroissiale détruite et qui reste celui de la paroisse) et sainte Marguerite, patronne de l'édifice. Le donateur y a fait apposer son blason en bas à gauche. On l'y voit encore, c'est celui des Boyero.

Il se lit : « *Coupé au 1 d'azur au château à trois tours d'argent maçonné de sable et à la bande alésée d'azur; au 2 de gueules au bœuf passant d'argent* ». Cette marque nobiliaire déplut à M<sup>gr</sup> Bourchenu en 1715 qui prescrivit, en vain, de l'effacer. Lieu de pèlerinage pour protéger les enfants de toutes maladies, on déposait dans ce sanctuaire, en ex-voto, des bonnets de nourrissons et des couvertures d'enfants.



Chapelle Saint-Joseph

## Chapelle Saint-Joseph, le Clos-Martel

Cet édifice, autrefois propriété privée, appartient aujourd'hui au diocèse grâce au don de ses derniers propriétaires.

Mentionnée pour la première fois en 1771, la chapelle appartenait alors à Mathieu Rostan qui en partageait le juspatronat avec André Michelis. Ils y faisaient célébrer des offices hors l'autorité du curé, ce que l'évêque s'empressa d'interdire. L'édifice, d'environ 6 m × 4 m, présente une façade percée d'une porte d'accès surmontée d'une niche abritant une statue moderne du titulaire.

Le pignon est coiffé d'un clocheton. La nef unique est couverte d'un berceau plein cintre à larges pénétrations ouvrant sur les deux fenestrons des murs gouttereaux. Le chevet, plat, est meublé d'un autel à degrés en marbre blanc de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, que domine une grande toile. On y reconnaît au centre la Vierge Immaculée dominant les saints Bernardin de Sienna, Pierre et Joseph. Elle pourrait remonter au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le reste du mobilier, en dehors d'une monstrance néo-gothique, est constitué de statuette et d'iconographies du XX<sup>e</sup> siècle.

Une restauration de l'intérieur a été réalisée en 2012-2013.

Une cloche unique occupe le clocheton qui surmonte le pignon de façade de la chapelle. L'inscription figurant autour du cerveau – « S. IOANNE ORA PRO NOBIS 1820 » – laisse penser que cette cloche est un remploi provenant d'une autre chapelle.



Emplacement de la chapelle du Saint-Esprit



## Les autres chapelles du Broc

Plusieurs chapelles situées sur le territoire communal ont disparu ou sont difficilement identifiables.

Au quartier de l'Olive, sur un petit plateau à mi-hauteur entre Le Broc et le Var, la chapelle Saint-Michel tenait le rôle de paroissiale pour une modeste agglomération dont on trouve trace dès 1145. Les vestiges de l'édifice, abandonné en 1603, restent visibles.

Disparue avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la chapelle Saint-Sauveur, située entre Le Broc et Bouyon, est citée dans les visites pastorales au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La chapelle Saint-Germain, que l'on peut localiser dans ou près de la bastide du Pra-David, est la chapelle du prieuré que les Hospitaliers de Jérusalem possédaient au Broc. Un oratoire à saint Germain se dresse d'ailleurs au début de la route de Dosfraires. Il recouvre une source dont l'eau miraculeuse était réputée guérir les maux d'yeux.

La chapelle de la Bastide, dite « La Germaine », était un lieu de culte privé construit par les Martini dans leur résidence, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une pièce voûtée en berceau, au rez-de-chaussée de la partie ancienne du logis actuel, pourrait avoir été cette chapelle.

Il faut également mentionner la destruction à la fin des années 1960 de la chapelle du Saint-Esprit, des Pénitents blancs, au village. Bâtie en 1583, elle abritait plusieurs tableaux et reliquaires.



Intérieur du moulin

## Moulin à huile communal, 1939-2002

La transformation des olives en huile nécessitait, au Broc, de nombreux moulins pour traiter l'importante récolte produite localement. Dès 1576, l'évêque de Vence, seigneur du lieu, en autorisa la construction, et on trouve trace dans les archives de la vente d'un terrain en 1579 pour y établir un « moulin neuf ». Par ailleurs les Brocois disaient tenir le droit des moulins directement du roi de France, depuis 1542. La commune possédait quatre moulins à huile à l'entrée sud du village, alimentés en cascade et nommés selon leur position ou leur importance : « le plus haut », « le gros », « le moulin » et « le plus bas ». Au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, leur entretien imposait de lourds sacrifices à la commune. Dans l'entre-deux-guerres, un projet de construction d'un moulin à huile et à farine fut mené à bien, sur un nouvel emplacement le long de la route départementale. Grâce à des moteurs électriques, le travail était considérablement facilité. Le moulin à huile a été entièrement modernisé en 2002 par l'installation d'un système d'extraction en chaîne continue par centrifugation. Il est exploité en régie communale, traite chaque année autour de 200 t d'olives et en extrait 30 à 35 000 l d'huile. À noter qu'il faut entre 4,5 et 5 kg d'olives pour obtenir 1 l d'huile.



Le lac vu du Broc

## Le parc départemental du Broc et son lac

Le Var draine beaucoup de matériaux en provenance du Mercantour – environ 200 000 m<sup>3</sup> par an – qui vont ensuite se déposer sur le littoral azuréen et le protègent de l'érosion.

Pourtant, le fleuve fut longtemps considéré comme un simple pourvoyeur de matériaux destinés à la construction.

L'extraction du sable et des graviers, qui s'est poursuivie jusque dans les années 1980 avant d'être interdite, a atteint des volumes considérables, de 50 à 80 millions de m<sup>3</sup> au total.

Aménagé grâce au conseil départemental des Alpes-Maritimes, l'ancien site d'une sablière vaste de 50 ha, comprenant un plan d'eau de 22 ha, est devenu le parc naturel départemental du lac du Broc. C'est aujourd'hui un lieu de loisirs et de détente très apprécié des citoyens qui viennent s'y ressourcer.

Le lac possède une grande diversité biologique, végétale et animale. Il héberge de nombreuses espèces de poissons (l'ablette, le gardon, la perche commune et la carpe miroir) et d'oiseaux (mouettes mélanocéphales, sternes, canards, grues et aigrettes) que l'on peut observer grâce à un observatoire ornithologique.



**Abside** : espace de plan cintré s'ouvrant sur l'intérieur de l'église, souvent derrière le chœur, abritant le sanctuaire.

**Bas-relief** : sculpture en faible saillie.

**Buste reliquaire** : buste renfermant des reliques d'un saint.

**Campanile** : clocher construit sur le faite d'un bâtiment.

**Cartouche** : encadrement contenant une inscription ou un emblème.

**Chasse** : coffre où l'on garde les reliques d'un saint.

**Ciboire** : vase sacré où l'on conserve les hosties pour la communion des fidèles.

**Collatéral** : vaisseau latéral d'une église à plusieurs vaisseaux.

**Cuve sépulcrale** : cuve de pierre dans laquelle est placé un sarcophage ou un cercueil.

**Gypserie** : décor en plâtre.

**Ex-voto** : tableau ou objet placé dans un lieu de culte en accomplissement d'un vœu ou en remerciement d'une grâce obtenue.

**Maître-autel** : autel principal d'une église.

**Monstrance** : ostensorio

**Nef** : partie d'une église de plan allongé comprise entre l'entrée et le chœur.

**Pampre** : ornement représentant un rameau de vigne avec ses fleurs et ses fruits.

**Pilastre** : pilier engagé dans un mur, formant saillie, généralement muni d'une base et d'un chapiteau.

**Prieuré** : couvent dirigé par un prieur.

**Tabernacle** : petite armoire fermant à clé, qui occupe le milieu de l'autel d'une église et contient le ciboire.

**Stalles** : sièges de bois qui garnissent les deux côtés du chœur d'une église, réservés aux membres du clergé.

**Stuc** : composition de plâtre et de poussière de marbre formant un enduit qui imite le marbre.

**Travée** : portion d'une église comprise entre deux arcs doubleaux

**Vaisseau** : espace intérieur disposé longitudinalement.

**Vocable** : patronage d'une église.

**Volutes** : motif d'ornementation en spirale.

**Voûtes d'arêtes** : voûte constituée de quartiers dont les rencontres forment des arêtes saillantes se recoupant à un faite commun.

**Voûtes d'ogives** : voûte construite sur le plan d'une voûte d'arêtes, mais sans arête, la rencontre des quartiers étant formée par des branches d'ogives.





### **Pour en savoir plus :**

Paule et Jean Trouillot, *Guide historique des 163 communes des Alpes-Maritimes et de Monaco*, Nice, 2011

Laurence Lautier et Marie-Pierre Rothé, avec la collaboration de Suzanne Roscian, Marc Bouiron et Franck Sumera, *Carte archéologique de la Gaule 06 : les Alpes-Maritimes*, Académie des inscriptions et Belles-Lettres, 2010

Alex Benvenuto, *La Gaude au fil des jours*, Éd. Serre, Les Régionales, Nice, 1992

Georges Carrot, *Saint-Jeannet, village de Provence*, Grasse, 1977

J.-E. Malaussène, *L'évolution d'un village frontière de Provence*, Saint-Jeannet, 1909 (réédité en 2001 par les Éditions Alandis)

Jean Laffitte, *Aperçu du patrimoine rural du Baou de Saint-Jeannet*, n° 24 et n° 25, Groupe de recherches historiques en Provence, 2003 et 2004

Ville de Carros, *Patrimoine historique*, 2001

*Art, histoire, archéologie... à la découverte du patrimoine carrossois ; exposition au château de Carros*, Bulletin officiel de l'association de sauvegarde des sites et monuments de Carros, 1994

Cartes IGN 3645 ET et 3642 ET

### **Infos pratiques :**

Pour connaître la liste et les conditions d'accès aux musées et aux différents édifices patrimoniaux, vous pouvez joindre :

- Office de tourisme de La Gaude 04 95 24 47 26
- Point info tourisme de Saint-Jeannet : 04 95 24 73 85
  - Mairie de Gattières : 04 92 08 45 70
  - Office de tourisme de Carros : 04 95 08 72 59
- Centre international d'art contemporain (CIAC) : entrée libre, horaires au 04 95 29 37 97 / [ciac@ville-carros.fr](mailto:ciac@ville-carros.fr)
  - Mairie du Broc : 04 92 08 27 50

## **Avertissement**

Les toponymes utilisés pour cette brochure sont ceux de l'Institut géographique national.

### **Conception et rédaction des notices :**

Collection « Passeurs de mémoire »

Sylvie de Galléani, dir.

Service du patrimoine culturel du Département des Alpes-Maritimes

Conception et rédaction des notices Jérôme Bracq

avec la collaboration de Luc Thévenon

Tél. : 04 97 18 63 01

### **Crédits photographiques :**

Sauf mention contraire, les photographies sont l'œuvre de Patrice Pelliccia

Jérôme Bracq : p. 56, 62, 64, 65, 66, 116a, 146, Georges Veran : p. 28,

Éléna Lascaris p. 140, Alain Isock : p. 4, 12, 24, 68

### **Cartographie :**

Service de l'Information territoriale Département06/Yves Mehr et Dominique Potier

Nous tenons à remercier les maires et leurs adjoints, les offices de tourisme,

les pères Louis Gibellin et Jean Blondin,

les responsables des édifices culturels

ainsi que toutes les personnes qui ont contribué à la préparation de cette publication.

Ce catalogue a été imprimé sur les presses

de l'imprimerie Trulli, Vence

en ce mois de décembre 2015

Dépôt légal : décembre 2015



*Les Passeurs de mémoire* accompagnent le touriste ou l'habitant soucieux de connaître et de comprendre le patrimoine des communes des Alpes-Maritimes.

*Coteaux provençaux du Var* permet de découvrir les communes de Saint-Jeannet, La Gaude, Gattières, Carros et Le Broc.

Prix de vente : 4 €

Les brochures « Passeurs de mémoire » sont consultables en ligne sur le site

**departement06.fr**

Déjà parus : Haute-Tinée, Basse et moyenne-Tinée, Haute-Vésubie, Basse-Vésubie, Val de Blore, Entre Var et Paillon, Entre Var et Cians.

ISBN : 978-2-9419981-8-6



**DÉPARTEMENT  
DES ALPES-MARITIMES**